

Artois, Armand d'
Les femmes rivaux

FEMMES RIVAUX,

ARLEQUINADE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

Par MM. Armand d'Artois et Marie Theaulon;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, *le* 18 *Septembre* 1809.

Prix : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

LES
FEMMES RIVAUX,

ARLEQUINADE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

Par MM. Armand d'Artois et Marie Theaulon;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, *le* 18 *Septembre* 1809.

Prix : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CEPHISE DE VIEUXBOIS, vieille coquette sentimentale.	Mad. DUCHAUME.
LINDOR, amant d'Isabelle.	M. GUÉNÉE.
ISABELLE, jeune veuve, déguisée en officier; et sous le nom de Florval.	Mlle. RIVIÈRE.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle, déguisée aussi en officier, et sous le nom de Blincourt.	Mlle. MINETTE.
ARLEQUIN, valet de Lindor et mari de Colombine.	M. LAPORTE.

La Scène est à dix lieues de Paris.



AVIS.

LES FEMMES RIVAUX.

Le Théâtre représente un bosquet. Un Berceau est a droite des spectateurs.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

A présent que nous sommes seules, je me permettrai de vous faire une question... Croyez-vous, ma chère maîtresse que ce déguisement m'ait ôté ma curiosité ?... « Colombine, me dites-vous, hier matin, partons pour » le château de Vieuxbois; il est à vendre, nous nous y » introduirons comme acquéreurs. » J'obéis, nous prenons la poste, nous arrivons, nous voilà depuis hier soir dans ce château; vous, sous le nom de Florval, moi sous celui de Blincourt, et j'ignore encore ce que nous venons y faire... De grace, ma chère maîtresse, contentez-moi en vous soulageant; confiez-moi un secret, qui doit vous coûter autant à garder que je suis fatiguée de la curiosité de l'apprendre.

ISABELLE.

Ton attachement mérite ma confiance; mais aumoins ne va pas blâmer ma conduite.

COLOMBINE.

Fi donc !.. suis-je si ridicule ?

ISABELLE.

As-tu remarqué ce jeune homme qui était sans cesse auprès de la maitresse du château ?

COLOMBINE

Et qui vous regardait si attentivement ?

ISABELLE.

Justement... Avant que tu fusses entrée à mon service, il me vit, m'aima, et me fit entendre que son unique désir était d'obtenir ma main.

COLOMBINE.

Je me doutais bien que le cœur était de la partie.

ISABELLE.

Poursuivi pour une affaire d'honneur, il quitta Paris, et vint se cacher dans ce château... Depuis six mois qu'il l'habite, il m'a écrit constamment les lettres les plus tendres.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

L'amour respire en ses écrits ;
Hélas ! il me trompe, peut-être :
D'ailleurs, pour des cœurs bien épris,
Dis-moi ce que c'est qu'une lettre ?

COLOMBINE.

Madame, vous avez raison ;
L'amour le plus fort, je vous jure,
Souvent meurt d'inanition
Avec pareille nourriture.

Eh ! quel est votre projet en venant ici ?... Franchement une jeune et aimable veuve ainsi déguisée...

ISABELLE.

Je veux éclaircir de jaloux soupçons... J'ai appris, par un de ses amis, que mon amant fesait une cour assidue à la dame de ce château.

COLOMBINE.

A cette belle sentimentale ?

ISABELLE.

Elle est riche, et ce ne serait pas le premier qui aurait sacrifié l'amour à l'intérêt. Je veux, sous ce déguisement m'assurer des sentimens de Lindor.

COLOMBINE.

Sublime entreprise... Confidence pour confidence. J'ai trouve ici de quoi livrer mon cœur à la haine et à la vengeance.

ISABELLE.

Comment ?

COLOMBINE.

Oui, j'ai retrouvé un perfide qui m'a abandonnée, ah ! si cruellement après. . . .

ISABELLE.

Quoi tu aurais poussé la faiblesse jusqu'au point. . . .

COLOMBINE.

D'épouser, madame ; ma faute est complette... Depuis six moi qu'Arlequin, mon mari, m'a quittée, j'étais parvenue à l'oublier, en femme de résolution. . .

ISABELLE.

Eh bien ?

COLOMBINE.

Je viens de découvrir qu'il est au service de votre amant, et que le traitre se fait passer pour garçon.

ISABELLE.

Tu m'étonnes... Je croyais qu'un mari devait plutôt mourir que d'abandonner sa femme.

COLOMBINE.

Air *du Vaud. de l'Avare et son ami.*

Mourir ! ah ! quelle extravagance ;
Madame, ayez moins de soucis.
Jamais pour telle chose. en France,
On n'a vu mourir les maris.
Le Français, qu'un beau zèle enflamme,
Meurt sans regrets pour son pays ;
Il meurt encor pour ses amis,
Mais il ne meurt pas pour sa femme.

ISABELLE.

Si Arlequin te reconnait, il va faire manquer mes projets.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'il est bavard, mais il n'osera plus avouer qu'il est marié... D'ailleurs ce déguisement... Ne craignez rien.

ISABELLE.

Air *du Vaud de M. Guillaume.*

Ah ! je sens là que je tremble d'avance ;
Si Lindor n'était pas constant,
En découvrant son inconstance,
Hélas ! je perdrais mon amant.

COLOMBINE.

Ah ! plus que vous, Madame, je dois craindre ;
Vous perdez un amant chéri,
Mais, moi, jugez combien je suis à plaindre,
Je retrouve un mari.

SCENE II.

Les Précédens, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà nos acheteurs de château ; éclaircissons un peu le doute où je suis... Ce petit officier Blincourt ressemble à ma femme, d'une façon diabolique.

Air : *Vaudeville de Figaro.*

Serait-ce là Colombine ?
Je la vois dans chaque trait.

COLOMBINE, *à Isabelle.*

Arlequin nous examine,
Venez, quittons ce bosquet.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle a peur, c'est la coquine.

ISABELLE. *à Colombine.*

Je crois qu'il te reconnaît.

COLOMBINE.

Le coquin me reconnaît.

ARLEQUIN.

Ah ! Messieurs, votre serviteur.

ISABELLE, *sortant avec Colombine.*

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN, *les retenant.*

Vous venez de visiter ces jardins ; comment les trouvez-vous ? (*Pendant toute la scène Arlequin regarde Colombine.*)

COLOMBINE.

Charmans. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN, *à Isabelle.*

Que dites-vous des bosquets ?

ISABELLE.

Délicieux. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN, *ramenant Colombine.*

Avez-vous vu les vergers ?

COLOMBINE.

Ils sont superbes. (*Elle s'en va*)

ARLEQUIN, *impatienté les ramène.*

Ah ! c'est un peu fort... écoutez-moi donc.

ISABELLE, *bas a Colombine.*

Répondons à ses questions, c'est le moyen de nous en débarasser.

ARLEQUIN, *examinant Colombine.*

(*A part.*) Ah ! c'est bien elle. (*Haut.*) Y a-t-il long-temps que vous vivez ensemble ? là en bons amis ?

COLOMBINE.

Six mois, à peu près

ARLEQUIN, *à part.*

Six mois... Il se passe bien des choses en six mois. *Haut.* Comptez-vous rester long-temps ici ?

COLOMBINE.

Jusqu'à ce que je me sois arrangée pour ce château.

ARLEQUIN.

(*A part*) Colombine n'avait pas le pied si mignon. (*Haut.*) Vous aimez-vous beaucoup.

COLOMBINE.

Rien n'égale notre union et notre contentement.

ARLEQUIN.

(*A part.*) C'est ma femme... je la reconnais à ce mauvais contentement. Pauvre Arlequin... (*Haut.*) Et où demeurez-vous quand vous demeurez quelque part ?

COLOMBINE.

A Paris.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Est-ce que c'est vous qui achetez ce château ?. Il est bien cher.

COLOMBINE.

N'importe... Je suis riche.

ARLEQUIN, *tristement.*

Allez, je ne veux plus rien savoir.

ISABELLE, *bas à Colombine.*

Je crois qu'il t'a reconnue.

ARLEQUIN, *à part.*

En six mois d'absence être en état d'acheter un château ! il faut au bout du compte quelle ait eu de la conduite. (*Haut.*) Vous êtes encore là ?

COLOMBINE, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous êtes si aimable qu'on ne peut vous quitter aisément .. Adieu, monsieur Arlequin.

(*Elles sortent.*)

SCENE III.

ARLEQUIN. *seul*

O! crocodille femelle!... puisse-tu t'éloigner bientôt du malheureux Arlequin ! j'ai eu bien de la peine à me retenir devant elle.. qu'elle impudence! je crois que j'en devenais noir de colère... (*Il pleure.*) Cela soulage... Colombine perfide ! je t'ai abandonnée, c'est vrai... je t'ai abandonnée; mais c'était pour revenir... et tu me trahis, tu vas courrir le monde avec un jeune homme... Il est gentil le jeune homme... Ah ! mon dieu, mon dieu, que les époux sont à plaindre.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Dans les liens du mariage,
Venons-nous de nous engager ?
Une femme que l on croit sage,
Sans cesse nous fait enrager ;
Et si l'honneur en cette lutte,
Malgré nous est mis dans l'oubli,
C'est la femme qui fait la chûte,
Et la bosse vient au mari.

SCENE IV.

LINDOR, ARLEQUIN.

LINDOR, *sans voir Arlequin.*

Je ne me suis pas trompé... Le jeune Florval, n'est autre qu'Isabelle... Mais aller ainsi déguisée avec un jeune officier, pousser la trahison jusqu'à vouloir m'en rendre témoin, cela ne se conçoit pas.

ARLEQUIN, *à part.*

Mon maître a du chagrin, cachons le mien, et tâchons de le consoler. (*Haut.*) Monsieur, quand on a du malheur, il est bien difficile de n'être pas malheureux ainsi...

LINDOR, *se promenant à grands pas, sans écouter Arlequin.*

C'est sur mon rival que doit tomber ma fureur.

ARLEQUIN, *suivant son maître.*

Monsieur ....

LINDOR, *de même.*

Quant à la parjure, je saurai la punir en ne lui donnant pas la satisfaction de voir mon dépit.

ARLEQUIN, *de même.*

Monsieur. . . .

LINDOR, *de même.*

Feignons d'aimer Céphise. Elle est vieille, mais elle est riche, et la jalousie d'Isabelle, la fera croire aisément à mon inconstance.

ARLEQUIN, *impatienté, se met devant Lindor qui se jette dans lui.*

Eh! monsieur!...

LINDOR.

Que je suis à plaindre, mon cher Arlequin, ma maitresse me trahit.

ARLEQUIN.

Ce n'est que cela?

LINDOR.

Comment?

ARLEQUIN.

Vous ne vous plaignez que d'une maitresse, et moi, je me plains de ma femme, c'est plus sérieux.

LINDOR.

Tu es marié?

ARLEQUIN.

Oui, je suis un peu marié... je l'avais caché jusqu'à présent, mais votre douleur m'arrache mon secret, et je crois que le vrai moyen de vous consoler est de vous faire connaître que je suis plus malheureux que vous.

LINDOR.

Quel est le sujet de ta peine.

ARLEQUIN.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

N'est-ce pas avoir du guignon?
J'apprends que ma chaste compagne,
Avec un jeune et beau garçon,
Depuis six mois bat la campagne.
Ses goûts pour lui sont décidés,
Elle ne veut pas même feindre,
Jugez d'après ses procédés,
Si je ne suis pas.. (bis.) bien à plaindre.

LINDOR.

Et moi, mon cher Arlequin, la personne que j'adorais; m'abandonne, et se promène aussi par le monde, sans doute avec mon rival.

ARLEQUIN.

Le connaissez-vous votre rival?

LINDOR.

Oui, grace au ciel!... et je jure....

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, vous avez raison .. quant à moi pour me venger du séducteur qui en veut à mon front, je prétends l'assommer, il ira après s'il veut courrir le pays avec sa belle.. (*A part.*) Diable! ce projet n'est-il pas un peu violent?.. Oh! oui, il l'est un peu beaucoup... Je crois que je ferais mieux de tourner ma fureur du côté de ma femme.. (*Il éguise sa batte.*) Allons, allons, quelle me tombe sous la main et je fais tomber sur son dos... (*Il sort.*)

SCENE V.

LINDOR, *seul.*

Croyez à la constance des femmes?

Air : *Du Vaud. de l'Amour Filial.*

Autrefois, avec leurs amans,
Les femmes étaient moins légères;
Elles savaient être sévères,
Mais en revanche elles aimaient long-temps;
Si leur rigueur était extrême,
Ce n'est plus de même à présent.
Elles nous aiment très-facilement,
Mais elles nous quittent de même.

On vient... C'est Céphise... éloignons-nous un peu; et tâchons de trouver le moment d'exécuter mon dessein. (*Il entre dans le berceau.*)

SCENE VI.

LINDOR, CEPHISE.

CEPHISE, *arrive d'une manière ridicule en cherchant partout, et sur l air.*

CEPHISE.

Air : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.*

En vain je cherche dans ce bois,
Des amans le modèle.
Florval! Florval! entends la voix
De celle qui t'appelle.
Echo, redisant mes accens,
Porte le trouble dans ses sens;

Mon coeur, encor dans son printemps,
Lui cède la victoire.

LINDOR, *caché.*

Oh! je vois bien qu'avec le temps,
Femme perd la mémoire.

CEPHISE.

Ce jeune homme m'adore, j'en suis certaine, et si ses intentions sont honnêtes et pures... Je ferai son bonheur.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Déjà j'ai surpris dans ses yeux
L'empreinte d'un amour extrême;
Son cœur novice est amoureux,
Et moi, je suis celle qu'il aime.
Semblables à ce tendre oiseau,
A sa compagne si fidelle,
Florval sera mon tourtereau,
Et je serai sa tourterelle.

LINDOR, *toujours caché.*

O! la bonne folie!

CEPHISE.

D'abord je pensais bien accorder ma main à Lindor.

LINDOR.

Grand merci.

CEPHISE.

Je lui ai tourné la tête... Sa constance méritait d'être recompensée, il brûle depuis six mois sans oser me l'avouer.

LINDOR.

Sans en avoir envie.

CEPHISE.

J'ai employé mon crédit pour terminer l'affaire qui le tourmente. Les lettres qui lui permettront de se montrer, ne peuvent tarder, et la joie que lui causera cette nouvelle, tempérera un peu l'extrême chagrin qu'il éprouvera de ma perte.

LINDOR.

La pauvre femme.

CEPHISE.

Alors je couronne les vœux de Florval, je l'épouse, et c'est avec lui... Je l'apperçois à travers les arbres... il vient ici.

LINDOR.

Bon! c'est ce que je veux.

CEPHISE.

Cachons-nous pour le surprendre innocemment. (*Elle entre dans le berceau et y apperçoit Lindor.*) Ah! qui vous savait là, monsieur? (*Elle veut sortir.*)

LINDOR, *saisissant une de ces mains et la retenant.*

C'est un heureux pressentiment qui m'y avait conduit, puisque j'y trouve l'occasion de vous découvrir. (*Il tombe à ses pieds.*) Oui, madame, je vous aime.

CEPHISE, *embarrassée.*

Je le savais (*A part.*) que va penser ce jeune homme? (*Haut.*) Levez-vous.

SCENE VII.

Les Précédens, ISABELLE.

ISABELLE, *à part.*

On parle dans ce berceau.

CEPHISE, *à Lindor.*

Taisez-vous, ou parlez plus bas.

LINDOR, *élevant la voix.*

Oui, madame, je vous adore.

ISABELLE, *à part.*

Lindor avec Céphise!

(*Elle s'avance doucement du berceau.*)

CEPHISE, *à part.*

Voyons s'il est encore là... (*Elle se retourne pour regarder sur la scène, et se trouve nez-à-nez avec Isabelle.*)

ISABELLE et CEPHISE.

Ah!

LINDOR, *à part.*

Je suis vengé!

ISABELLE, *à part.*

Air : *Belle au galant mystère.*

Ensemble.

Si j'en crois l'apparence,
Et leur maintien confus,
J'ai, de son inconstance,
Une preuve de plus.

LINDOR, *à part.*

Elle en croit l'apparence
De son maintien confus;
Et de mon inconstance
Elle ne doute plus.

CEPHISE, *à part.*

S'il en croit l'apparence,
Et mon maintien confus,
Malgré mon innocence,
Il ne m'aimera plus.

ISABELLE, *piquée.*

Pardonnez mon étourderie,
Je me croyais seule en ces lieux.

CEPHISE, *à part.*

Le dépit et la jalousie
Se peignent déjà dans ses yeux.

(*Reprise.*)

CEPHISE, *a Isabelle.*

Vous êtes interdit ?

LINDOR, *a part.*

Que va-t-elle lui dire ?

CEPHISE, *a Isabelle.*

Il faut faire cesser votre doute... Florval j'ai pénétré vos sentimens, monsieur est votre rival, il est vrai; mais rassurez-vous, jusqu'à ce jour, il n'a pas même reçu de moi l'espoir d'une faveur.

ISABELLE, *piquée.*

Pourquoi faire un malheureux ?

CEPHISE, *à Isabelle.*

Vous paraissez fâché ?

ISABELLE.

Moi fâché! . Je n'ai aucune raison de l'être, madame.:. (*Avec intention.*) C'est une injustice d'ailleurs, de reprocher à quelqu'un de ne pas nous aimer, ou de cesser de nous trouver aimable

LINDOR, *piqué.*

(*A part.*) La perfide. (*Haut.*) Je suis de votre avis, capitaine.

Air: *de la vigne à Claudine.*

D'une flamme éternelle,
A quoi sert le serment;
On devrait à sa belle
Parler sincèrement,
Et dire : mon amie,
Crois que je t'aimerai,
Non pas toute la vie,
Mais tant que je pourrai.

ISABELLE, *à part.*

Le traitre!

CEPHISE.

Terminons cette conversation... Vous m'aimez tous les deux, mais je ne décide rien... Je veux qu'amis plus que rivaux vous viviez en bonne intelligence, mon cœur sera à celui qui saura me paraître le plus aimable.

Air: *Du port Mahon.*

ISABELLE, *à part.*

O ciel! quelle folie!

LINDOR, *à part.*

Ou se niche la coquetterie ?

CEPHISE.

Souffrez que je vous fuie,
Je sens que la pudeur...

LINDOR.

Serviteur.

ISABELLE.

Serviteur.

CEPHISE, *à Lindor.*

Mais point d'emportement,
C'est encore un enfant;
Oh! point de jalousie.

(*A Isabelle.*)

Mon cœur est à vous pour la vie,
Mais il faut que je fuie.
Bientôt vous me verrez.

(*A Isabelle.*)

Espérez.

(*A Lindor.*)

Espérez.

(*Tendrement à Isabelle.*)

Espérez.

(*Elle sort.*)

LINDOR, *à part.*

Me voilà vengé d'Isabelle, elle croit à mon amour pour céphise... (*Haut.*) Capitaine, je vous félicite sur cette double conquête... Comment donc ?... Triompher à la fois du cœur d'une vieille coquête et de l'inconstance d'un jeune officier! vous êtes un homme sans pareil... (*A part.*) cherchons mon rival. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, *seule.*

Cours la rejoindre, ingrat, et moi je vais t'oublier pour jamais.

RONDEAU.

Non, plus d'amour;
Désormais de mon âme
Je le bannis sans retour.
Ce dieu, qui tout enflamme,
Me trompe enfin a mon tour.
Non, plus d'amour.

Pour égarer
Un cœur encor timide,
On voit ce dieu gémir, pleurer;
Avec plaisir on le laisse enivrer.
Oh! oui, l'amour est le plus joli guide
Pour s'égarer.

Non, plus d'amour, etc.

SCENE IX.

ISABELLE, ARLEQUIN.

(*Arlequin arrive sans voir Isabelle.*)

ARLEQUIN.

Ouf! respirons un peu.

Air : *De la parole.*

Ma femme, je puis le penser,
Désormais sera moins légère,
Je viens un peu de la rosser,
Pour ne pas crèver de colère.
La correction, surement,
Sur son esprit fera merveilles.
Maintenant cherchons le galant ;
Ah ! dans mon transport violent,
Je veux lui couper (*bis*) les oreilles.

ISABELLE, *lui prenant le bras.*

Les oreilles !.. Ah ! les oreilles ! il faut, monsieur le faquin, que je vous fasse passer ce désir (*Elle tire son épée.*)

ARLEQUIN.

Eh ! monsieur, doucement. Voilà qu'il est passé... Je ne savais pas que çà vous ferait de la peine.

ISABELLE.

De la peine, coquin !

ARLEQUIN.

Du plaisir, monsieur.

ISABELLE.

Du plaisir, faquin !

ARLEQUIN.

Eh ! bien ! monsieur, je ne savais pas que çà ne vous ferait ni peine ni plaisir.

ISABELLE.

Si j'ai bien entendu, tu viens de maltraiter Colombine ?

ARLEQUIN.

Oh ! monsieur, c'est ma femme... et une petite correction . . .

ISABELLE

Scélérat ! je veux joindre ma vengeance à celle de cette infortunée et te . . *Elle fait un geste.*

ARLEQUIN.

Eh ! non, non. (*à part.* Je crois dieu me pardonne qu'il veut me tuer.

ISABELLE.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Je dis que je n'ai point fait de mal à ma femme, je lui ai seulement reproché.

ISABELLE.

Tu lui as fait des reproches !

ARLEQUIN.

Eh ! non, non. (*A part.*) S'il savait que je l'ai un tant soit peu rossée.

ISABELLE.

Explique-toi.

ARLEQUIN.

Ce sont des reproches si l'on veut... je lui ai dit seulement que vous étiez un jeune homme .. fort aimable.

ISABELLE.

Après.

ARLEQUIN.

Qu'elle était ma femme, et que j'étais parconséquent dans le cas d'être... son mari

ISABELLE.

Ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite, que si elle avait du gout pour vous, ce n'était pas bien...(*Isabelle fait un mouvement.*) bien surprenant.

ISABELLE.

Lève-toi.

ARLEQUIN.

Ouf!

ISABELLE.

Je saurai de Colombine ce qui en est pour décider de ta vie ou de ta mort. Justement la voici.

ARLEQUIN.

Aih ! aih ! je suis mort.

SCENE X.

Les Précédens, COLOMBINE.

ISABELLE.

Approchez, Colombine... je viens de trouver ici ce coquin prêt à exercer sur moi un reste de colère dont il vous a peut-être fait sentir les premiers effets.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! malheureux Arlequin, quelle couleuvre il te faut avaler.

ISABELLE, *à Colombine.*

Parlez, jusqu'à quel point a-t-il poussé la brutalité ?

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Écoute, ma chère femme, ne vas pas parler de ma petite vivacité, tu me ferais assommer.

COLOMBINE.

Assommer?

ARLEQUIN.

Rien que cela.

ISABELLE.

Répondez.

COLOMBINE.

Il est vrai que. . . . .

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Tais-toi, et je te pardonne le passé, le présent et l'avenir.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'il y a eu une entrevue entre mon mari et moi, mais cela s'est passé avec douceur.

ARLEQUIN.

Oh! oui, avec douceur. (*à part.*) Bonne petite femme!

COLOMBINE.

Je lui ai trouvé l'humeur que je devais en attendre.

ARLEQUIN.

Une humeur de mouton. (*à part.*) Comme elle est gentille!

COLOMBINE.

Et à quelques mauvais traitemens près...

ISABELLE.

Des mauvais traitemens! (*Elle fait un mouvement.*)

ARLEQUIN.

Eh! la, la. (*Bas à Colombine.*) Ah! chienne de femme! tu veux donc devenir veuve?

COLOMBINE.

Une femme bien née doit souffrir patiemment quelques petites vivacités de son mari.

ISABELLE.

Entends-tu, ta femme est la vertu et la douceur mêmes... je veux qu'en ma présence, elle te rende les mauvais traitemens qu'elle a reçus de toi, ou je te tue.

COLOMBINE

Quoi, vous voudriez?... Ah! je n'en ferai rien.

ISABELLE.

En ce cas il faut qu'à l'instant. . . .

(*Elle fait un geste.*)

ARLEQUIN.

Attendez donc un moment... Quel diable d'homme!... Ma chère Colombine, délivre-moi de cette extrêmité, par quelques coups de bâton.

COLOMBINE.

Comment? que j'oublie mon devoir au point. . . .

ARLEQUIN.

Quel diable de devoir! Aimes-tu mieux me voir tuer?

COLOMBINE.

Il en sera tout ce qu'il pourra; mais je te respecte trop.

ARLEQUIN.

Air : *Oui, noir n'est pas si diable.*

Ce respect, mon amie,
Vient bien mal-à-propos,
Venge-toi, je te prie,

(*Il se met a genoux et lui donne sa batte.*)

Frappe, voilà mon dos. (*bis.*)

COLOMBINE.

Non, vraiment j'aurais tort.

ARLEQUIN.

Mais tu veux donc ma mort?

ISABELLE.

Dépêchez-vous, ma chère,
Un effort pour me plaire,
Voulez-vous qu'on l'enterre,
Faute de quelques coups?

ARLEQUIN.

Chouchoux, (*bis.*)
Rosse un peu (*bis.*) ton époux.

COLOMBINE.

Même air.

Puisque monsieur l'ordonne,
Et puisque tu le veux.
Je suis bonne personne,
Je vais combler tes vœux; (*bis.*)
C'est faire un grand effort.

(*Elle frappe.*)

ARLEQUIN.

Ne frappe pas si fort.

ISABELLE.

Pourriez-vous pour lui plaire,
Le ménager, ma chère,
Appaisez ma colère,
En redoublant vos coups.

(*Elle frappe.*)

ARLEQUIN.

Chouchoux, (*bis.*)
Ménage (*bis.*) ton époux.

ISABELLE

C'est assez je suis content.

ARLEQUIN.

Et moi je suis moulu.

COLOMBINE.

Adieu mon petit Arlequin... j'espère que tu me sauras gré de mon obéissance.

ARLEQUIN, *bas a Colombine.*

Vous avez frappé bien fort madame.

COLOMBINE.

Que veux-tu mon ami ? c'est la tendresse conjugale... quand il sagit de sauver la vie à un mari qu'on aime, on ne saurait s'y livrer avec trop d'ardeur.

(Elles sortent.)

SCENE XII.

ARLEQUIN, *seul, parcourant la scène a grands pas.*

Ah !.. ils ont bien fait de s'en aller, cà commencait diablement à m'ennuyer... c'en est fait, à présent je veux fuir les femmes de dix lieues.

Air : *du vaudeville d'arlequin Musard.*

De ces femmes de qui les charmes,
Sont si funestes aux humains,
De ces femmes qui de nos larmes
Se font des passe-temps malins,
De ces femmes que tout à l'heure
Mon cœur aimait encor si bien,
Colombine était la meilleure,
Et Colombiue ne vaut rien.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LINDOR, *il est enveloppé dans une large redingotte qui cache ses armes.*

LINDOR, *a part.*

Je cherche vainement Blincour.

ARLEQUIN.

A cet air rêveur, on voit bien que votre nouvel amour ne va pas selon vos vœux.

LINDOR.

Quel nouvel amour ?

ARLEQUIN.

On dit que vous avez fait aujourd'hui une déclaration à madame céphise ; et l'on ajoute à cela des propos qui sont mortifians pour vous.

LINDOR.

Comment ?

ARLEQUIN.

Air : *que d'Etablissemens nouveaux.*

Vous connaissez Monsieur Florval,
Ce petit freluquet, ce drôle,
Monsieur, il est votre rival,
Et cela vraiment me désole ;
Il n'est pas très à craindre, mais
Vu son petit air hypocrite,
Si j'étais vous, je le tuerais,
Afin qu'il changeât de conduite.

LINDOR.

C'est à Blincourt que je prétends en faire changer.

ARLEQUIN, *a part.*

A ma femme !

LINDOR.

Va le trouver de ma part.

ARLEQUIN, *a part.*

De sa part.

LINDOR.

Dis-lui que je l'attends sous ce berceau.

ARLEQUIN, *a part*

Sous ce berceau !.. Est-qu'il voudrait aussi...

LINDOR.

Va donc.

ARLEQUIN, *a part.*

Oh ! oh ! je ne puis pas aller chercher ma femme, pour la mener sous un berceau.

LINDOR.

Dépêche-toi.

ARLEQUIN, *a part.*

Comme il a les yeux étincelants !.. *Haut.* Monsieur, qu'est-ce que vous en voulez faire ?

LINDOR.

Tu ne devines pas ?

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai peur de deviner.

LINDOR.

Sais-tu ce que c'est que Blincourt .

ARLEQUIN.

Hélas ! oui, monsieur. Je l'ai reconnu de suite.. c'est. .

LINDOR.

Mon rival .

ARLEQUIN.

Votre rival !

LINDOR.

Oui, mon rival, et je l'attends ici, pour lui donner une leçon. (*Il entre dans le berceau.*)

ARLEQUIN.

Oh ! sangodemi ! la bonne méprise !.. Voilà l'occasion de me venger de certaine restitution qui me tient encore aux côtes. (*A Lindor.*) Certainement monsieur, il est votre rival. Il est même beaucoup votre rival. (*à part.*) Ah ! madame Arlequin, je vous apprendrai à donner un pareil crocq en jambe à l'honneur matrimonial. (*Haut.*) Ne l'épargnez pas, il y va de votre gloire. (*à part.*) Je vous ferai voir ce que c'est qu'un mari de ma trempe. (*Haut.*) Je cours le chercher. (*à part.*) Vite de peur que sa colère ne passe. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

LINDOR, *seul.*

Ah! M. Blincourt! Non content de séduire les belles, vous voulez rendre vos rivaux témoins de votre bonheur.

Air :

Je veux punir son insolence,
Et voir si ce petit Monsieur,
Sait montrer autant de vaillance
Que de talent pour prendre un cœur.
Mais ici qu'elle est ma chimère,
Blincourt est un homme d'honneur,
Il est français et militaire,
Voilà son brevet de valeur.

SCENE XV.

LINDOR, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *à Colombine*

Comment ma douce amie, tu voulais partir sans dire adieu à ton mari ?

COLOMBINE.

C'est assez l'ordinaire. Mais que me veut ton maître ? Je suis pressée.

ARLEQUIN.

Ne t'impatiente pas ma bonne petite Colombine, il va te le dire dans l'instant. *Il va au berceau. A Lindor.* Voilà M. Blincourt.

LINDOR, *sortant du berceau.*

C'est bon ..Veille à ce qu'on ne vienne pas nous déranger. *Arlequin met sa batte sur son épaule et se promène.*

COLOMBINE, *à Lindor.*

Monsieur, que voulez-vous de moi ?

LINDOR.

Une petite réparation d'honneur.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Que cela mon petit capitaine.

COLOMBINE.

Que voulez-vous dire ?

LINDOR.

Ce bosquet est éloigné du château, prenez ces armes et dépêchons-nous.

COLOMBINE.

Mais monsieur, vous vous méprenez.

LINDOR.

Point d'explication.

ARLEQUIN.

Oh! monsieur, est un homme d'honneur, il n'exige

pas d'explication. *Bas à Colombine.* N'est-ce pas que tu ne veux pas d'explication ?

Air : *Du poëte satirique.*

Allons, Monsieur le militaire.

LINDOR.

Allons, les armes à la main.

COLOMBINE.

Vous voulez badiner, j'espère.

LINDOR.

Vous voulez éluder en vain ;
Je veux me venger d'une offense.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Arlequin, explique-lui donc...

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Oh ! vous avez trop de vaillance,
Pour ne pas lui rendre raison.

COLOMBINE, *a Lindor.*

Il faut vous dire...

LINDOR.

Il faut se battre.

COLOMBINE, *a Arlequin.*

Arlequin, calme son transport.

ARLEQUIN.

Il faut vous battre comme quatre,
Oui, vous battre jusqu'à la mort.

COLOMBINE.

De frayeur, mon âme est émue.

LINDOR, *lui présentant deux pistolets.*

Allons !

COLOMBINE.

Quel cruel embarras !

(*Elle prend le pistolet et dit a Arlequin en le couchant en joue.*

Si tu ne parles, je te tue,

ARLEQUIN, *a Colombine.*

Je vais parler, ne tire pas.

Ensemble.

ARLEQUIN.

De frayeur mon âme est émue,
Comment me tirer de ce pas,
Si je ne parle, elle me tue ;
Je vais parler, ne tire pas.

COLOMBINE.

De frayeur mon âme est émue,
Je n'aimais jamais les combats,
Si tu ne veux que je te tue,
Tire-moi vite d'embarras.

LINDOR, *à part.*

Sa figure est irrésolue,
Il semble craindre les combats.
De frayeur son âme est émue,
Et je crois voir trembler son bras.

ARLEQUIN, *court a son maître*

T... eur. . . . .

COLOMBINE, *a part.*

... s l'allarme. (*Elle tire son pistolet en l'air. Arlequ... ombe.*)

ARLEQUIN.

Je suis mort.

SCENE XVI.

Les Précédens, ISABELLE, *accourant.*

ISABELLE.

Que vois-je? Un duel entre Lindor, et ma femme de chambre!

ARLEQUIN, *se relevant et se tatant.*

C'est singulier, j'ai cru avoir la tête offensée.

LINDOR.

Quoi! monsieur serait? . . .

COLOMBINE.

Colombine, femme de chambre de madame. et femme de ce coquin.

ARLEQUIN, *se tatant la tête.*

Je crois que j'en suis quitte pour la peur.

SCENE XVII.

Les Précédens, CEPHISE.

CEPHISE, *accourant.*

O ciel! que viens-je d'entendre? .. Florval est-il vainqueur?

LINDOR, *a Céphise.*

Ah! madame! un mot de vérité sorti de votre bouche, va me rendre la vie... N'est-il pas vrai, madame, que je ne vous aime pas? et que je ne vous ai jamais aimée?

CEPHISE, *piquée.*

Est-ce là ce mot de vérité que vous demandez, Lindor?

LINDOR.

N'est-il pas vrai que ce n'est que d'aujourd'hui que je vous ai déclaré mon amour?

CEPHISE.

C'est vrai. (*A Lindor.*) Mais je l'avais deviné.

LINDOR, *a Isabelle.*

Vous l'entendez? me croyant trahi, j'ai feint un amour. . . .

ISABELLE.

Mon cœur est satisfait.

CEPHISE.

Le mien va l'être bientôt... Lindor, votre duel est ar-

rangé, en voici la nouvelle ; en faveur de ce petit service vous ne trouverez pas mauvais que j'offre mon cœur et ma main à Florval, dont les sentimens me sont connus.

ISABELLE.

Je ne demanderais pas mieux que d'être votre époux, madame, mais un petit obstacle s'y oppose.

CEPHISE.

Et lequel ?

ISABELLE.

C'est que je vais devenir l'épouse de Lindor.

CEPHISE.

Vous seriez. . .

LINDOR.

Cette Isabelle, dont je vous ai si souvent parlé...

CEPHISE.

C'est fâcheux. *A Colombine.* Mais si monsieur, peut disposer de sa main ?. . . . .

COLOMBINE.

Impossible madame.

ARLEQUIN.

Monsieur, est ma femme.

CEPHISE.

Air : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Quel affront j'éprouve en ce jour,
Faut-il qu'ainsi l'on me délaisse ?
Avec un cœur fait pour l'amour,
Ne puis-je inspirer la tendresse ?

ARLEQUIN.

Vous vous en consolerez facilement.

On doit aimer dans son printemps ;
Mais ayez-en la certitude,
L'amour, quand on a soixante ans,
N'est plus qu'un péché d'habitude.

CEPHISE.

Je suis outrée de cette aventure !... Adieu, messieurs, après le tour que vous venez de me jouer, je ne veux jamais vous revoir. . . . . (*Elle sort.*)

LINDOR.

Je lui dois de la reconnaissance; elle a le cœur bon, et nous l'aurons bientôt appaisée.

ARLEQUIN.

Ainsi, madame était mon rival, tu étais le rival de monsieur ; allons, mon honneur ne courrait pas un grand danger. Heureux les maris qui n'ont que des femmes pour rivaux.

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Vicht, ou Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça?*

ARLEQUIN, *à Colombine.*

D'une noire perfidie
J'avais pu te soupçonner.
Dans mon injuste furie
Je voulais t'abandonner,
Je jurais de fuir l'empire
D'un sexe trop exercé,
Mais je suis contraint de dire :
C'est un projet insensé.

COLOMBINE.

Je veux, d'un avis fort sage,
Régaler tous les maris.
Il faut que dans leur ménage
Ils soient complaisans, soumis.
Vouloir, par la bouderie,
Eviter d'être placé,
Dans certaine confrérie,
C'est un projet insensé.

LINDOR.

Aux frontières de la France,
L'ennemi porte ses pas.
Insolemment il s'avance,
Le Français vole aux combats.
L'ennemi, dans son délire,
Le croit déjà terrassé ;
Mais le Français lui fait dire :
C'est un projet insensé.

ISABELLE, *au Public.*

Messieurs, c'est une sentence
Que vous prononcez ce soir ;
L'auteur, dans votre indulgence,
A placé tout son espoir.
Lorsqu'à vous faire sourire,
Son esprit est empressé,
Sur-tout n'allez pas lui dire :
C'est un projet insensé.

FIN.